

Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault parlent de *La nuit, elles dansent*



Par Karl Filion (cinoche.com)



© Les Films du 3 mars

Une scène du film *La nuit, elles dansent*

Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault sont présentement à Cannes afin de présenter leur film *La nuit, elles dansent* dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs. L'occasion est belle de faire parler du film et du cinéma documentaire en général. « On est fier d'aller à Cannes parce que si ça peut aider le documentaire d'auteur long métrage... On sent vraiment un engouement ces dernières années pour le documentaire, mais je pense que le financement tarde à suivre l'engouement. Il y a des gens qui sont intéressés à en faire et des gens qui sont intéressés à en voir. Le fait qu'on soit le seul long métrage canadien à Cannes, ça peut ouvrir des yeux et aider le documentaire en général », débute Stéphane Thibault. « Un documentaire, ça peut voyager, ça peut être intéressant et ça peut être une expérience de cinéma. Tant mieux. Il y a plein de gens talentueux au Québec côté documentaire, sauf que le financement n'est pas à la hauteur du talent. »

Sa conjointe et co-réalisatrice Isabelle Lavigne poursuit : « Le type de documentaire qu'on fait est assez près de la fiction. C'est très lourd, la fiction, et nous, on arrive à raconter des histoires avec une grande richesse dramatique avec des personnages qui crèvent l'écran, qui sont presque meilleurs que des acteurs, qui s'ouvrent complètement. On arrive à avoir une courbe dramatique très forte. Il n'y a pas de narration, pas d'entrevues, on essaie de suivre les histoires des gens... » Ce n'est pas pédagogique ni historique. « On peut apprendre des choses, mais c'est souvent en background. »

Comment en êtes-vous venus à choisir ce sujet en particulier? « Je suis allée vivre deux ans en Égypte. À ce moment-là, je n'avais pas envie de faire de documentaire, mais quand même, à la fin de mon séjour, j'avais les antennes aux aguets. J'allais parfois dans les cabarets et j'étais fascinée par les danseuses, parce que dans la vie là-bas, il y a une façon d'être une femme, et le soir, il y a des femmes qui étaient complètement en transgression des codes. Le corps pas mal dénudé, le sens de la répartie, elles fumaient, elles avaient de l'humour, elles répondaient aux hommes; tout d'un coup c'était une tout autre façon d'être. Les hommes aussi étaient complètement libérés des codes, c'est-à-dire qu'ils faisaient la fête, ils lançaient de l'argent, ils buvaient de l'alcool. C'est un lieu où je me sentais bien. »

La présence d'une caméra doit quand même attirer l'attention. Mais selon Stéphane Thibault : « Pas dans les mariages parce que les mariages sont filmés par leurs propres caméras vidéo par des membres de la famille. Côté technique, on passait assez inaperçu, et comme les gens sont là pour faire la fête, on pouvait passer pour des invités. Les mariages égyptiens se passent dans les rues, donc tout le monde est invité. On peut être là par hasard et filmer. Les gens étaient super sympathiques. »

« Il y a des familles plus religieuses qui nous ont refusé l'accès parce que, on suppose, ils ne voulaient pas être filmés en train de regarder des danseuses, et un autre mariage organisé par des policiers qui ne voulaient pas être associés aux danseuses, au haschich et à l'alcool. »

Il y a aussi des scènes très intimes filmées dans la maison familiale. « En fait, c'est grâce à Reda, enchaîne Isabelle Lavigne . C'est elle qui s'aime assez pour se laisser filmer sans vouloir arrêter la caméra. C'est tout en son honneur, c'est elle qui a le mérite. Elle s'assume comme elle est. Elle a tellement de force de caractère. Ce sont des gens qui vivent à plusieurs membres de la même famille dans des petites pièces, donc les émotions sont partagées différemment qu'en Occident. Ce sont des femmes exubérantes où les émotions sont vécues en groupe. Le fait que nous on soit là ne change pas grand chose. »

« Reda nous a aidés parce qu'elle expliquait aux clients qui venaient négocier des prix qu'on faisait un film sur elle et de se sentir à l'aise, que c'était elle le personnage principal. C'est elle qui abordait les gens en leur disant de faire comme si de rien n'était. À cause de ça on a pu filmer une certaine authenticité, je pense. »

« On a rencontré beaucoup de filles qui faisaient ce métier-là par dépit, beaucoup de pauvres filles hyper vulnérables... Il y en a beaucoup de films sur la prostitution, sur des milieux tough. La difficulté de vie de Reda n'a rien à voir avec celle de la majorité des danseuses. On ne voulait pas faire un film glauque. On voulait montrer des femmes qui ont une dignité, une force, qu'elles soient lumineuses. »

Avant de débiter le tournage, il faut écrire un scénario de documentaire. Mais on ne peut pas non plus prévoir les événements qui vont survenir pendant le tournage. D'après Stéphane Thibault : « Le scénario, c'est des hypothèses, d'après ce qu'on a observé avant à l'étape de la recherche. On n'écrit pas de dialogues, mais on écrit des thèmes qu'on voudrait aborder. »

Il y a par exemple cette visite de Reda chez le médecin. Cette fois, c'est Isabelle Lavigne qui raconte : « Le médecin c'est nous qui l'avons trouvé, parce que son médecin à elle ne voulait pas être filmé. On est allé le rencontrer, et il fallait faire une demande à l'Association des médecins, qui eux, ont refusé, peut-être parce qu'ils le trouvaient trop pauvre. Reda ne se sentait pas bien et elle voulait aller voir un médecin, et moi aussi je lui suggérais fortement, de toute sa grossesse elle n'avait pas encore vu un médecin, elle avait mal partout, elle était stressée. Ce médecin-là, c'était mon médecin, et lui a accepté d'être à la caméra. »

Son conjoint réplique : « Quand on commence à tourner, évidemment on n'intervient pas nous. On n'était pas intimidant, on était juste deux, on les connaissait bien... Grâce à ça, tu vas chercher le côté intime des gens. »

Le film sera présenté cette semaine sur la Croisette, en présence des réalisateurs et de la protagoniste Reda.

Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault / La nuit, elles dansent Chroniques égyptiennes

Par Marion Dumais sur le site voir.ca



Tandis que le 64^e festival de Cannes célèbre l'Égypte, Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault présentent à la Quinzaine des réalisateurs *La nuit, elles dansent*, documentaire tourné au Caire.

Il aura fallu 40 ans avant que, à l'instar de *L'Acadie*, l'Acadie de Pierre Perrault et Michel Brault et de *Faut aller parmi l'monde pour le savoir* de Fernand Dansereau, un documentaire québécois se taille une place de choix au cœur de l'un des plus grands événements cinématographiques. Et le jour où aura lieu la première projection de presse de *La nuit, elles dansent*, en présence des réalisateurs Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault, de même que de Reda, flamboyante matriarche autour de laquelle s'articule leur chronique familiale tournée au Caire, le 64^e Festival de Cannes sera le théâtre d'une nouvelle tradition: rendre hommage à une grande patrie du cinéma.

Ainsi, le 18 mai sera consacré à l'Égypte. On y présentera notamment 18 jours, collectif de 10 courts métrages signés par 10 réalisateurs, dont Marwan Hamed (*L'immeuble Yacoubian*), ayant pour thème la révolution de janvier dernier. Pas de doute, *La nuit, elles dansent*, qui met en scène une ancienne danseuse, Reda, dont les trois filles, Amira, Hind et Bossy, gagnent leur vie en dansant dans des mariages, sous l'œil désapprobateur des gens du quartier, ne passera pas inaperçu.

"Depuis 20 ans, on assiste au déclin de la danse, explique Isabelle Lavigne, qui a vécu deux ans en Égypte alors qu'elle étudiait la danse contemporaine à l'Opéra du Caire. Reda vient d'une longue lignée d'artistes itinérants. Aujourd'hui, ce n'est plus aussi payant et il y a aussi des problèmes de drogue. Les artistes se sont sédentarisés, d'autres ont abandonné le métier. La danse a toujours été déshonorante, mais paradoxalement, on invite les danseuses à faire lever le party lors du plus important événement de ta vie."

"Les Égyptiens vont pogner de quoi en voyant le film! lance d'emblée Stéphane Thibault. Il faut dire que l'image de l'Égypte y joue pour beaucoup, car le fait de tourner avec des gens des quartiers populaires ne donne peut-être pas l'image convenue de l'Égypte qu'ils voudraient projeter."

"Les Égyptiens ne le prennent pas comme nous et ce sera intéressant de voir leur réaction, renchérit la réalisatrice. On ne l'a pas beaucoup montré, mais jusqu'à maintenant, ils trouvent ça dur, certains ont trouvé qu'on avait filmé les corps des danseuses de façon trop osée."

Bien qu'ils puisent leur principale inspiration dans le livre de Karin van Nieuwkerk, *A Trade Like Any Other: Female Singers and Dancers in Egypt*, la danse, comme le hockey dans *Junior*, se révèle accessoire dans ce documentaire où Lavigne et Thibault dépeignent le quotidien, parfois tumultueux, de Reda et ses filles: "Le monde de la danse peut être très glauque, mais je ne voulais pas passer du temps dans ce genre de monde, c'est pour ça que je me suis intéressée à ces femmes qui tiennent leur destin en main et qui sont aussi des beautés", avoue Lavigne.

"Dès le départ, on fait du casting et on regarde le potentiel dramatique de ce qu'elles vont vivre, explique Thibault. On n'est pas loin de la fiction, mais le scénario qu'on a écrit va peut-être se passer d'une autre façon que prévu. On aime nos personnages, mais on essaie aussi de montrer leur dark side. Quand tu joues ta vie, la caméra, tu ne la vois plus. On est rough..."

C'est ainsi qu'on se laisse prendre par la complexité des personnages, oubliant par moments que ces femmes de caractère ne sont pas des créatures de celluloïd: "On ne se bâdre pas de savoir si c'est vraiment le réel, dévoile Lavigne. C'est du matériel de leur vie qui a été pris à un certain moment, et de là, on a construit un récit. J'admire vraiment ça quand on tombe sur des personnages qui disent: "Voici ce que je suis" et qui ne vont pas se censurer parce que tout à coup la caméra arrive."